

on vain....., je regardo encore, et je ne vois de tous ces objets enchanteurs, aucune trace...; pourtant le filot d'argent a emprunté la couleur éclatante d'un beau ruban pourpre, c'est la nature qui s'est décorée, ce matin, d'une ceinture neuve, pour saluer l'astre qui vient lui donner une vie nouvelle.....Je promène ma vue de tous côtés, et je ne reconnais plus rien... plus de terre! c'est l'océan qui s'offre à mes regards étonnés. Une vaste mer se déploie devant moi, et je me crois, malgré moi, transporté sur un roc élevé, au milieu de l'océan...! Tout à coup, je découvre des îles, des promontoires, des montagnes qui naissent comme par enchantement et sortent, je ne sais par l'effet de quoi, du sein des ondes; les uns disparaissent au moment où vous essayez à en saisir les formes, d'autres grandissent à vue d'œil : ceux-ci semblent se déplacer pour aller remplir quelque espace vacant.....; je n'en puis croire mes yeux, je sais que je ne suis pas sur un roc au milieu de la mer, je cherche à me défaire de cette illusion qui me trompe si étrangement, qui se joue si facilement de toutes mes facultés physiques et intellectuelles....., vains efforts : plus je veux me détromper, et plus je suis trompé, jusqu'à ce que quelque fée frappant sans doute de sa magique baguette, tous ces objets fantastiques, les éloigne et me laisse apercevoir de nouveau la plaine....

Lecteur, je te vois embarrassé, et un sourire sardonique décèle ta pensée : ou tu me crois un visionnaire, ou tu trouves le tableau surchargé. Ni l'un ni l'autre, tout est vrai dans le récit, tout est illusion dans la nature.....Il est tems de te le dire, que toute cette magie n'est autre chose que l'accumulation des vapeurs de la nuit, qui ont couvert la plaine, et qui se dissipent à mesure que le soleil acquiert de la force.....

L'orage.

La chaleur extrême de la journée, nous promettait le bon spectacle d'un orage de tonnerre, accompagné d'éclairs, que donne ici à l'observateur placé au *Table Roc*, la nature dans toute sa majesté. L'Hudson vers l'est et le sud, commença à s'obscurcir, et les nuages venant du nord, semblent disposés à seconder les éléments : une fumée d'abord légère, puis plus épaisse, passe au-dessus de la plaine, à nos pieds ! Les nuages se joignent. L'éclair sillonne la nue, et le roulement imposant du tonnerre, se fait entendre au loin. L'orage approche, la nue se fend, et les eaux du ciel tombent en abondance. Les éclairs deviennent vifs, ils sillonnent plus vivement qu'auparavant, et le bruit du tonnerre augmente. Une bande semblable à une belle palatine gris-blanc, se montre au loin, dans les cieux ; à droite, les nuages prennent des formes fantastiques en s'élevant ; à gauche, la réverbération du soleil, nous fait apparaître une grosse nue presque toute couleur pourpre : le même effet est produit sur la plaine, les couleurs les plus variées se dessinent pour ainsi dire d'elles-mêmes sur les champs, tandis qu'à notre droite, la pluie tombe par torrents. Tout cela se passe au-dessus de nous ; la beauté, la sublimité de ce spectacle reçoit de notre part un degré d'admiration d'autant plus grand, que nous n'avons aucun danger à appréhender ; le sillonnement des éclairs ne nous effraie pas, nous regardons l'orage avec calme, et notre tranquillité n'est interrompue que par les transports que nous entendons de tous à autre, les magnifiques traits de feu qui s'échappent de la nue. Ces colonnes de fumée montent de la plaine, s'élèvent et se répandent, et couvrent presque tout l'espace. Enfin, peu à peu, les nuages s'éloignent, et un arc-en-ciel magnifique leur succède. L'orage se dissipe, un vent impétueux chasse au loin les vapeurs condensées ; la soirée vient, la lune se lève : le vent souffle avec fureur, et le bruit lugubre qu'il cause, les sifflements à travers les jalousies et les croisées, ont quelque chose qui jeterait dans une mélancolie profonde, si l'on n'était pas, fort à propos, distrait par les amusements de la soirée.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 15 FEVRIER, 1845.

La littérature contemporaine.

“ Il faut, après tout, que l'art soit son propre but à lui-même, et qu'il enseigne, qu'il moralise, qu'il civilise, et qu'il édifie, chemin faisant, mais sans se détourner, et tout en allant devant lui. C'est par des peintures vraies de la nature éternelle que chacun porte en soi ; c'est en nous prenant, moi, nous, eux, tous, par nos irrésistibles sentiments de père, de fils, de mère, de frère et de sœur, d'ami et d'ennemi, d'ami et de maîtresse, d'homme et de femme. C'est en mêlant la loi de la providence au jeu de nos passions ; c'est en nous montrant d'où viennent le bien et le mal moral et où ils mènent ; c'est en nous faisant rire et pleurer sur des choses qui nous ressemblent, quoique souvent plus grandes, plus choisies, et plus ridicules que nous ; c'est en sondant avec le *speculum* du génie notre conscience, nos opinions, nos illusions, nos préjugés ; c'est en remuant tout ce qui est dans l'ombre, au fond de nos entrailles ; en un mot, c'est en jetant, tantôt par des rayons, tantôt par des éclairs, de larges jours sur le cœur humain, ce chaos d'où le *fiat lux* de l'homme de génie tire un monde ! C'est ainsi et pas autrement, à notre avis, que l'art aura sa vraie utilité, sa vraie influence, sa vraie collaboration dans l'œuvre civilisatrice.”

(VICTOR HUGO.)

Maintenant que la littérature contemporaine entre de tous côtés dans notre Canada, grâce aux progrès de l'époque, il s'élève chaque jour de grandes et d'importantes questions, parmi la partie éclairée de nos compatriotes, sur la valeur réelle, la portée et l'utilité de ces œuvres littéraires. Quelques-uns, craignant qu'il s'en échappe une influence pernicieuse, sans vouloir trier le bon grain de l'ivraie, voudraient la proscrire entièrement ; d'autres, avec un libéralisme outré, en dehors des règles de la saine moralité, voudraient qu'on mit entre les mains du lecteur tous les livres sans distinction aucune, toutes les folles écrits d'une foule de littérateurs qui semblent n'avoir, en écrivant, d'autre but que d'écrire, que de lancer, dans la publicité, des pages que le temps emporte de suite dans le gouffre de l'oubli. Ces œuvres, malheureusement, ont quelquefois des succès éphémères. Ils sont attrayants par la peinture du vice qu'on voudrait vous faire haïr, il est vrai, mais qu'on peint si beau, sous de si brillantes couleurs, avec une gaieté si folle, si insouciance de l'avenir, avec le calme et la sérénité de la vertu, que le vice perd à vos yeux sa hideuse laideur, qu'il se fait aimable, qu'il a toutes les allures de la bonne société, la belle tenue de l'honnêteté, le maintien parfait et naturel de la vertu. Ces œuvres-là sont pernicieuses, mauvaises par la forme et par le fond. Mais nous ont déjà dit quelques contemporains : “ La littérature est la peinture des mœurs ; le roman doit peindre l'époque où nous vivons, représenter les hommes tels qu'ils sont et non pas tels qu'ils doivent être ; est-ce notre faute à nous si le vice est partout dans le sein de la société ? ” Non, ce n'est pas votre faute, à vous, s'il est beaucoup et de grands vices dans la société, ce n'est pas votre faute, à vous, si à chaque pas, dans le siècle où nous vivons, nous heurtons du pied de nombreuses victimes de toutes sortes de vices et de passions, mais c'est votre faute, à vous, de nous faire de fausses peintures, de nous donner des tableaux de mœurs qui n'existent souvent que dans votre imagination et dans vos cerveaux échauffés. C'est votre faute, à vous, de faire vos personnages corrompus plus beaux que ceux qui sont vertueux ; c'est votre faute, à vous, de louer, applaudir et glorifier, quand vous devez blâ-

mer, condamner et marquer du doigt de la réprobation ; et enfin, votre grande faute, la faute qu'on ne doit pas vous pardonner, celle que commettent trop souvent des romanciers de l'époque, c'est de calomnier la société. Oui, les romanciers calomnient la société ; car il n'est pas vrai que les passions soient telles que vous les faites dans vos romans ; il n'est pas vrai que l'adultère, qui détruit tous les liens les plus sacrés de son soufre délectable, s'introduise journellement dans nos maisons ; il n'est pas vrai que la séduction la suive d'un pas furtif et traître ; non, nos mères, nos sœurs, nos filles, nos épouses ne sont pas infidèles, ne sont pas adultères, ne sont pas perdues, ne sont pas déshonorées ; non, ces autels de l'amour conjugal et du bonheur domestique ne sont pas renversés et abattus, comme vous le dites, tous les jours, dans vos écrits. Ils sont encore debout et on y brûle encore l'encens de la fidélité, de l'honnêteté et du devoir. Les dieux pénates sont encore au foyer domestique. Il n'est pas vrai que les célibataires aient entrepris une croisade infâme contre ceux qui sont entrés dans la vie matrimoniale. Il n'est pas vrai que les maris sont faux, trahisseurs, et sans honneur ; enfin, la société, comme l'humanité entière, a ses difformités, ses défauts, ses vices, ses fautes, et ses travers. Mais, encore une fois, il n'est pas vrai qu'elle ne soit qu'un bouge de tous les vices, un repaire de meurtriers, d'assassins, de traîtres, et de voleurs.

Cette critique et ces opinions de notre part, peuvent paraître sévères, mais elles sont honnêtes, et arrivées à l'état de convictions. Paraissant devant nos compatriotes avec le but que nous avons devant nous, celui de populariser au pays la littérature française, il n'est pas hors de propos, que nous nous prononcions explicitement. Admirateurs passionnés des chefs d'œuvres produits en littérature par nos contemporains, et surtout en France, nous n'irons pas répéter toutes les absurdes erreurs dont la *Revue d'Edimbourg* se rendit coupable et responsable dans un article publié à ce sujet, dans ses colonnes, il y a quelques années. Nous n'irons pas, nous, faibles appréciateurs, porter une main téméraire sur le magnifique édifice qu'ont élevé les intelligences d'aujourd'hui et qu'elles embellissent chaque jour de plus en plus. Nous n'irons pas comme la *Revue Ecossaise*, déclarer les écrivains à la mode de France aujourd'hui “ bien petits, bien vagues, bien faux, bien dénués de but et de plan, bien stériles en idées, bien prodigues d'un ridicule éclat de paroles.” Oh ! non, loin de nous de parler ainsi des auteurs de *Notre Dame de Paris*, de *Cinq Mars* et de beaucoup d'autres, de Chateaubriand, de Ballanche, de Augustin Thierry, de Monteuil, de Charles Nodier et de Casimir Delavigne. Mais ce que nous pouvons dire et répéter ; c'est qu'il est, parmi ceux qui travaillent à la grande œuvre intellectuelle, de mauvais ouvriers qui gâtent l'œuvre de leurs voisins. Il en est, qui écrivent sans penser à leur but, sans connaître leur mission ; ceux là font une littérature éphémère, copiste trop attentive et trop flatteuse des mauvaises passions et des préjugés de chaque jour, portant l'empreinte visible de la fragilité et de l'intérêt personnel, mêlée à l'esprit de parti, soulevant toutes les idées, insultant toutes les opinions, mêlant tous les styles, jetant toutes les couleurs au hasard, empruntant des costumes et des paroles à tous les temps et à tous les âges, licentieuse comme l'Arélin, stoïque comme Zénon, courant à l'aventure et riant comme une folle d'un vrai rire de désespoir ; proclamant elle-même, avec impudence, son néant, sa folie, son impuissance ; se lamentant sur ses vices sans se corriger, blâmant tout, sans rien réformer par son œuvre et par ses idées ; condamnant tout ce qui se trouve exister sans rien offrir de meilleur, enfin ils font ceux-là une littérature qui ne moralise pas, qui ne peut civiliser, qui ne peut instruire, qui ne présente rien à l'esprit et au cœur.

Mais aujourd'hui la littérature, selon nous, doit avoir toujours pour pensée et pour but, la pensée des temps où nous vivons ; il faut qu'elle joigne au beau, à l'agréable, l'utile et le bien, il faut qu'elle suive la pen-